*N° 14*

# HOMMAGE

OFFERT

# A LA MÉMOIRE

DU CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HÔTEL-DIEU

# GUILLAUME DUPUYTREN,

LE JOUR DE SES OBSÈQUES, LE 10 FÉVRIER 1835;


Par un des Élèves les plus assidus de la Clinique chirurgicale
de l'Hôtel-Dieu,
Ancien chef de Clinique pour les maladies des yeux
au même hôpital (1833-34),
Professeur de Zoologie élémentaire à l'Académie de Paris, etc., etc.,

**A. BOURJOT SAINT-HILAIRE.**



PARIS,
IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY ET C^e,
PLACE SORBONNE, N° 2.

1835.

---

*Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu*, car tel est le titre le plus grand parmi tous ceux qui appartenaient, il y a peu de jours, à l'homme de génie dont nous déplorons la perte; le professeur de clinique chirurgicale à la faculté de médecine de Paris, l'ex-conseiller de l'université, le membre de l'académie des sciences, l'officier de plusieurs ordres nationaux et étrangers, et pour résumer toutes ces grandeurs en un seul nom, le célèbre chirurgien Dupuytren, est décédé à Paris le samedi 8 février, à deux heures, après une maladie de près d'une année, à l'âge seulement de 56 ans et six mois, étant né à Pierre-Buffière (Haute-Vienne), le 5 octobre 1778. Après avoir fait ses études au collége de Laval-Magnac et de Lamarche, il se livra tout entier à la médecine, et il entra avec une grande force de volonté dans cette carrière alors si largement ouverte, et si facile, où lui et plusieurs de ses contemporains devaient rencontrer de si brillans succès. A 17 ans, il fut nommé prosecteur à l'école de santé de Paris. Cette charge était plus honorable que lucrative, et pour subvenir aux besoins de ses études, il profita des avantages alors fort considérables, aujourd'hui nuls, que procurait aux jeunes professeurs l'enseignement particulier de l'anatomie et de la physiologie; c'est donc en instruisant les autres que Dupuytren marcha rapidement de connaissances en connaissances.

Cependant, avec d'aussi grands avantages, il n'arriva qu'après un second concours à la place de chef des travaux anatomiques. Une fois à ce poste, M. Dupuytren sut tirer tout le parti possible des moyens d'instruction qu'il offrait. Bichat venait de fonder pour la médecine une savante école; il avait créé ou du moins rendu plus applicable à la pathologie interne, l'anatomie générale et l'histoire des lésions de tissu

que la maladie entraîne à sa suite. M. Dupuytren suivit bientôt ses traces, et alla même plus loin que lui. Il fit voir que tel ou tel élément pouvait dominer dans telle ou telle altération, et lui imprimait un caractère spécial ; et alors la chirurgie marcha avec plus de certitude dans la voie du diagnostic différentiel des tumeurs ou productions anomales du solide vivant, dont l'histoire n'était encore qu'un chaos, de sorte que l'on ne savait ce que l'instrument devait enlever ou devait respecter, sans danger pour l'avenir du malade. Nous n'en donnerons qu'un exemple. M. Dupuytren connaissait un grand nombre d'espèces parmi les tumeurs qui se développent dans la mamelle de la femme, et presque toujours son diagnostic à cet égard était infaillible. Quel plus beau résultat de doctrine que de pouvoir rassurer avec certitude une femme sur la nature de ces tumeurs du sein, qui portent à l'esprit de si terribles prévisions!

M. Dupuytren, après avoir été quelque temps chirurgien en second sous M. Pelletan à l'Hôtel-Dieu, le remplaça bientôt définitivement. C'est alors qu'il donna à la chaire de clinique chirurgicale un éclat qui a duré vingt ans. C'est là qu'il se montra professeur aussi admirable par un zèle qui ne se démentait jamais, que par un immense talent. Comme chirurgien pendant son long exercice à l'Hôtel-Dieu, M. Dupuytren ne mérita jamais le blâme d'agir avec témérité ; il savait trop ce que la prudence ajoute de grand à l'art chirurgical, pour le compromettre par d'audacieuses entreprises. Cependant ce n'était point un esprit timoré, un chirurgien pusillanime. On l'a vu exécuter les plus graves opérations, la résection des branches de la mâchoire inférieure ; mais il n'alla jamais jusqu'à la désarticulation. Pour les anévrismes, on le vit, il y a peu d'années, lier l'artère sous-clavière droite avec un plein succès comme opérateur, quoique le malade soit venu à mourir au bout de quelques jours. Il serait impossible de relater tout ce qu'il a fait pour la chirurgie pratique par son exemple et par ses leçons. C'est à l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu qu'il faut montrer ce grand chirurgien, ce maître habile, cet éloquent professeur. Quoique

arrivé au terme de la gloire, des honneurs, des richesses, jusqu'à l'invasion de sa maladie, le professeur Dupuytren était infatigable dans ses devoirs de chirurgien. A six heures en été, à sept au plus tard en hiver, on le voyait arriver souvent à pied, et commencer la visite des malades, qu'il savait rendre solennelle par le soin, le temps qu'il donnait à chacun d'eux. Il faisait ou faisait faire les pansemens en sa présence, et souvent trois heures se passaient dans cette fonction pénible.

Il était alors accablé, dirons-nous ici sans hyperbole, par les élèves nombreux, et quelquefois indiscrets, qui se pressaient autour de lui pour recueillir ses rares paroles, ou seulement ses impressions. Au lit du malade, il ne parlait presque jamais; une retenue sévère empêchait aussi les assistans de se livrer vis-à-vis de lui, ou des malades, à des questions pénibles pour eux ou seulement futiles. Si l'on avait des observations à faire, il fallait les lui adresser par écrit; mais cela avait lieu rarement : car, si la question tombait à faux, il en relevait la faiblesse avec une rigueur telle, qu'elle ôtait à jamais l'envie d'entrer avec lui dans un nouvel interlocutoire. Peut-être réprimait-il ainsi quelques éclairs de génie; mais cette conduite sévère arrêtait sans doute un débordement de colloques que ne comporte pas la gravité de l'hôpital. Après la visite, il descendait à l'amphithéâtre; et là, sur une sorte de chaire curule, il se posait en professeur, en orateur, en maître de la science, et, résumant l'histoire de la maladie de quelques uns des malades dont les cas étaient les plus intéressans, il en faisait le texte d'une leçon toujours admirable par la profondeur du jugement et la limpidité de l'expression. Sa diction était grave, lente; sa voix claire, quoique basse; sûr de l'attention de 500 auditeurs, il ménageait ses moyens vocaux, et pas un mot pourtant n'était perdu jusqu'aux derniers gradins. Après avoir initié l'amphithéâtre par de savans détails aux exigences de l'opération, il faisait préparer tout ce qui était nécessaire, comme le veut le précepte de l'école, avant, pendant, après. Puis il se plaçait lui-même avec calme et dignité dans la po-

sition que requérait le mode d'opération. Il y avait dans tout cet arrangement quelque chose de grave, d'austère, même d'un peu théâtral; et bien souvent, voyant ainsi cet homme, avec cette noble et imposante figure, ce front large et élevé, comme trôner au milieu de nous, le fer à la main et de puissantes paroles sur les lèvres, il m'advint de le comparer à ces prêtres de l'antiquité, qui rendaient des oracles pendant le sacrifice. Opérateur habile, il n'était pas pourtant d'une adresse extrême; ses doigts, mal faits, et terminés par des ongles tronqués, qu'il rongeait sans cesse, lui ôtaient de la facilité pour les actions délicates, comme conduire une ligature, faire un nœud, etc.; ses pansemens étaient suffisamment solides, mais n'étaient pas coquets; il n'excellait pas à bien mettre une épingle, à rouler une bande, à faire d'un renversé de la jambe un cothurne de danseur; mais il excellait à savoir ce qu'il devait advenir le premier, le deuxième, le troisième jour de l'opération et à en arrêter les conséquences; mais il excellait à connaître le fond du sujet sur lequel il allait entreprendre une opération délicate, et ne se risquait jamais à jeter le bistouri, à greffer une méthode, un procédé sur un sujet incapable d'en recevoir les bons effets.

Ce grand chirurgien avait éminemment les qualités de la prévision médico-chirurgicale. Il avait acquis ces qualités par un bon sens inné plus que par l'érudition scolastique qu'il ne cultiva jamais; les hommes de génie peuvent, dans une position comme celle que M. Dupuytren occupa si long-temps, créer pour eux une science comme la chirurgie, et, pour s'élever à la hauteur des connaissances antérieures, n'avoir besoin d'y recourir que comme à de simples renseignemens. Après la visite, la leçon et les opérations, fatigué, mais jamais épuisé, M Dupuytren donnait encore une longue consultation aux malades du dehors. Mais celle-ci se ressentait de quatre heures d'une tension pénible; et pourtant, bien que cursive, cette consultation était riche en aperçus lumineux; le suivre alors derrière le fauteuil vert, pour s'habituer à résoudre les nombreux problèmes de la chirurgie pratique, était le meilleur exercice pour le praticien qui voulait acquérir la so-

lidité et la rapidité des jugemens. Quelquefois il était permis d'émettre une opinion sur un cas douteux; et jamais un mot, mais quelquefois un regard approbateur, qui ne manquait pas de bonté, et dont on devait être fier, vous annonçait que vous aviez bien vu.

Le plus souvent, à onze heures, après quatre ou cinq heures du plus fatigant professorat, M. Dupuytren quittait l'Hôtel-Dieu, et s'acheminait, souvent encore à pied, vers sa demeure. Mais nous nous abstenons de l'y suivre. Au delà des grilles de l'hôpital, ce grand chirurgien ne nous est plus connu. Ses grandes richesses, ses rapports avec les autres hommes, les moyens qui lui servirent à forcer la société tout entière à l'admirer, à pénétrer dans la familiarité des princes et dans le sein des académies, tout cela nous importe peu. A plus forte raison, nous ne chercherons pas, comme tant d'hommes indiscrets, à pénétrer dans le for intérieur de cette conscience de bronze, où il serait inique de chercher à plonger pour calomnier peut-être, lorsque l'homme n'est plus là pour se défendre; et, nous le répétons, tout cela est muré, trois fois muré pour nous.

M. Dupuytren, au moins dans ses dernières années, écrivait peu et lisait peu; il en convenait volontiers, et peut-être il s'en faisait gloire; par ses leçons orales, il savait qu'il faisait de bons chirurgiens, des jugemens sains. Mais pourtant ses doctrines ne seront pas perdues pour l'histoire de l'art; elles ont été recueillies dans l'édition de Sabatier, dite de MM. Bégin et Samson, dans trois volumes de la clinique chirurgicale, colligés par M. Brière de Boismont. Enfin, un dernier écrit vient d'être rédigé sous ses yeux par MM. Marx et Paillard, ses élèves; il y donne des préceptes relatifs aux plaies des armes de guerre. L'invasion de 1814, deux fois nos guerres civiles avaient transformé l'Hôtel-Dieu en une vaste ambulance, et il suffisait de ces trois mémorables occasions à M. Dupuytren pour s'élever au plus haut degré de la science comme chirurgien militaire.

La taille de M. Dupuytren était élevée; et déjà pourtant il ressentait l'influence de la vieillesse. Sa figure était imposante

et grave; le sentiment qui dominait dans cette physionomie, était non celui du trouble de l'âme, mais celui d'une attention sévère. Son front paraissait chargé de pensées profondes. Si quelquefois il se déridait, il faut le dire, le sourire était celui du dédain; cet homme était placé si haut, que peut-être il prisait tout ce qui l'entourait, hommes et choses, à une très faible valeur. Sa constitution robuste semblait, après de grandes fatigues, devoir résister encore longtemps et lui promettre une longue carrière, et cette magnifique organisation a été détruite à cinquante-six ans.

M. Dupuytren portait un costume austère, et qui rappelait les dehors d'un officier-général; il avait adopté l'habit vert, qu'à son imitation plusieurs chirurgiens de Paris ont cru devoir porter; il était invariablement vêtu de la même manière.

A qui maintenant reviendra ce pesant héritage, à l'Hôtel-Dieu, à la Faculté, à l'Académie, dans la pratique de la ville? Nous sommes trop prudens pour soulever déjà, à cet égard, la tempête des ambitions, pour mécontenter de justes prétentions, pour désigner à la fortune un nouveau favori sur le bord d'une tombe; mais nous craignons qu'il n'advienne de la haute fortune chirurgicale de M. Dupuytren, ce qu'il advint des conquêtes d'Alexandre: tout cela finira par des partages et par des guerres intestines entre ses successeurs. Mais qui osera aller siéger après cet homme sur le fauteuil vert de l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu?

Pour nous, qui avons été les disciples de ce grand maître, qui avons à profiter de ses leçons, et non à partager ses opimes dépouilles, gardons avec respect son majestueux souvenir: écrivons dans notre mémoire et désirons que l'on grave sur cette pierre qui recouvre sa tombe, sur le marbre et le bronze qui retraceront à la postérité les traits de Dupuytren, cette légende dérobée par ma mémoire à je ne sais plus quel autre grand homme:

G. . . . . D.

CONSILIOQUE MANUQUE

VIR POTENS ERAT.